

Nel mezzo del cammin di nostra vita

49 photographies de Paul Ouazan



Paul Ouazan

(Prologue de Stéphane Zagdanski)

Prologue

« *No one to see, I'm free as the breeze
No one but me and my memories.* »
Billie Holiday, *Travelin' Light*

D'abord, il y a cette luminosité granulée, cette brume mordorée qui nimbe les personnages de Paul Ouazan comme s'ils se tenaient dans un aquarium de formol. Ils ne sont pas morts, pourtant ; plutôt en suspens dans leur spectralité même. Quelques-uns fixent l'objectif d'un air dubitatif, perplexe, presque agacé, tels des fantômes dont on outragerait l'errance. La plupart ne l'aperçoivent pas. Ils sont de dos, de profil. Certains lisent un livre, ou un journal, assis, adossés. On distingue une paroi, un vague néon, un banc. C'est très imprécis, tout s'estompe, jusqu'à la matière des clichés reste irradiée d'indécidable. Les rebords sont délicatement dentelés, déchiquetés au hasard. À la surface des photos, ridules et bulles d'air interceptent le regard comme si, prises au mot, ces *épreuves* photographiques avaient été *éprouvées* par un invisible incendie. On dirait qu'une ordalie translucide s'est emparée de lointains humains, et que le jugement rendu réside dans cet éclat tendre et turbide comme un portrait d'Eugène Carrière, cuivré comme une photogravure d'Edward Curtis.

Et c'est d'une grâce époustouflante.

A priori, ces portraits n'ont pas de contexte. Impossible de deviner l'époque, le lieu, l'occupation de la plupart des silhouettes. Leur paradoxal destin commun consiste à n'avoir que leurs solitudes en partage. Si l'on devine la fin du

XX^{ème} siècle à quelques détails discrets – une fermeture éclair, une capuche de sweet-shirt, des lunettes en plastique, un livre de poche... –, une cruciale absence laisse comprendre qu'on n'est pas encore au XXI^{ème} : il n'y a *aucun smartphone*.

La Technique n'avait pas encore produit ces gadgets électroniques surpuissants dont la prolifération sans retour témoigne d'une éradication anthropologique de la patience, et de ce qui en elle comporte de sagesse. Or, le miracle de cette série de 49 photographies, c'est que non seulement Paul Ouazan a su capter l'atmosphère de la *pensivité*, mais, par tout un jeu minutieux avec la lumière, l'optique et le temps, il a trouvé l'alchimique secret de sa reproduction.

Assez logiquement, au fond, Paul Ouazan n'avait jamais montré ses prodigieuses photos à personne. Conformées à leur statut d'épiphanies, elles n'étaient pas conçues pour être exhibées et, inévitablement, altérées, mais *narrées*.

La technique – plutôt la contre-technique – photographique de Ouazan tient une place majeure dans la magie granulée de ses épiphanies anadyomènes. Elle permet également de comprendre son désir de les mettre au secret. La brûlure, la ténèbre, le temps, le secret... Axe majeur du travail de Paul Ouazan : retrouver ce qui avance vers nous depuis l'autrefois dissimulé et sauf de la lumière, cela par des procédés expérimentaux innovants et frustes, jubilatoires et tâtonnants, à rebours de la sophistication technique dont les multiples manipulations de Ouazan témoignent qu'il ne lui fait aucune confiance. Il en réfute l'illusoire course contre la montre, laquelle était d'emblée – avec l'*exactitude*, autre baudruche pourfendue par Baudelaire – la caractéristique distinguant le daguerréotype du portrait en peinture auquel il prétendait avantageusement se substituer.

« Aucune lumière ne peut être intelligible sans ombre et lumière. Ombre et lumière sont issues de la lumière », notait Léonard de Vinci. Aussi spirituellement profonde qu'humainement touchante, cette dialectique du clair et de l'obscur transit tout le travail de Paul Ouazan. Pourtant, il ne s'en préoccupe pas vraiment.

Il avance, ne calcule rien, ne présume rien, ne préconçoit rien. À la lettre, il ne sait pas où il voit. Il jouit de trafiquer, de transgresser, d'expérimenter et de fomenter ses révélations dans son laboratoire de solitude, s'émerveillant enfantinement de ce qui apparaît délicatement sous la rassérénante lumière inactinique. Lui non plus ne cherche rien. Trouve-t-il ? En tout cas, il récolte. Il sème du temps et recueille des granules de lumière. Ses expérimentations optiques et photochimiques relèvent d'un désir épidermique, maniaque, savamment enjoué, solitairement infantile. Comme s'il se sentait l'obligation de préserver la fragile luminosité des êtres en l'enrobant d'ombre, en la calfeutrant de temps.

Ce que manifeste le travail de Paul Ouazan, c'est que rien, jamais, n'est évident, rien ne s'offre de soi à la vue. Telle est la leçon *argentique* découverte à dix ans : ce qui apparaît n'est pas réductible à ce qu'on voit. « L'œil écoute », disait Claudel. L'œil prend patience, énoncent les photos de Paul Ouazan.

Ses énigmatiques personnages ne se mettent pas tant en lumière qu'ils « voyagent léger », *travelin' light*, pour reprendre le merveilleux titre d'une chanson de Billie Holiday. Irréductibles à de pures productions optiques, les 49 photographies de Paul Ouazan font écho à sa vie intérieure. « À quoi ils pensent ? Qu'est-ce qu'ils font ? » questionne-t-il. « Ils sont englués dans cette matière, dans cette gélatine, ce grain photographique, c'est oppressant. Il y a un appel, là. » Son existence intellectuelle, sa pensée, ses angoisses, ses jubilations s'y reflètent. Non comme dans un miroir, plutôt telle une destinée insolite à l'intérieur d'un nom propre.

Dans *Perceval ou le Conte du Graal*, la mère du héros éponyme lui confie : « Beau fils, j'ai encore autre chose à vous dire : en chemin ou à l'étape, n'attendez pas trop longtemps pour demander son nom à votre compagnon. Tâchez de finir par savoir son nom, car c'est par le nom qu'on connaît l'homme. »

Le beau nom « Ouazan » provient de l'arabe *wazzân* qui désigne le « peseur », comme *wazzâna* signifie la « balance ». À l'origine, c'est le nom d'une ville du nord-ouest marocain, Ouazzane, ville sainte pour les musulmans comme pour les juifs par la présence au XVII^{ème} siècle d'un grand soufi, Moulay Abdallah Chérif, et au XVIII^{ème} d'un grand rabbin guérisseur, Amram ben Diwan. L'une des spécificités de cette ville singulière consiste à ne pas être ceinte de remparts fortifiés, comme tant d'autres au Maroc, et de s'offrir sans réticence à la traversée. Mais il existe encore une autre étymologie possible au nom « Ouazan ». Celui-ci viendrait d'une contraction de *Oued Ezzine*, « vallée de la beauté » du fait de la splendeur sidérante des panoramas de la ville de Ouazzane.

Doit-on s'en étonner ?

Stéphane Zagdanski



Paul Ouazan, *Autoportrait de la série « Nel Mezzo... »*

























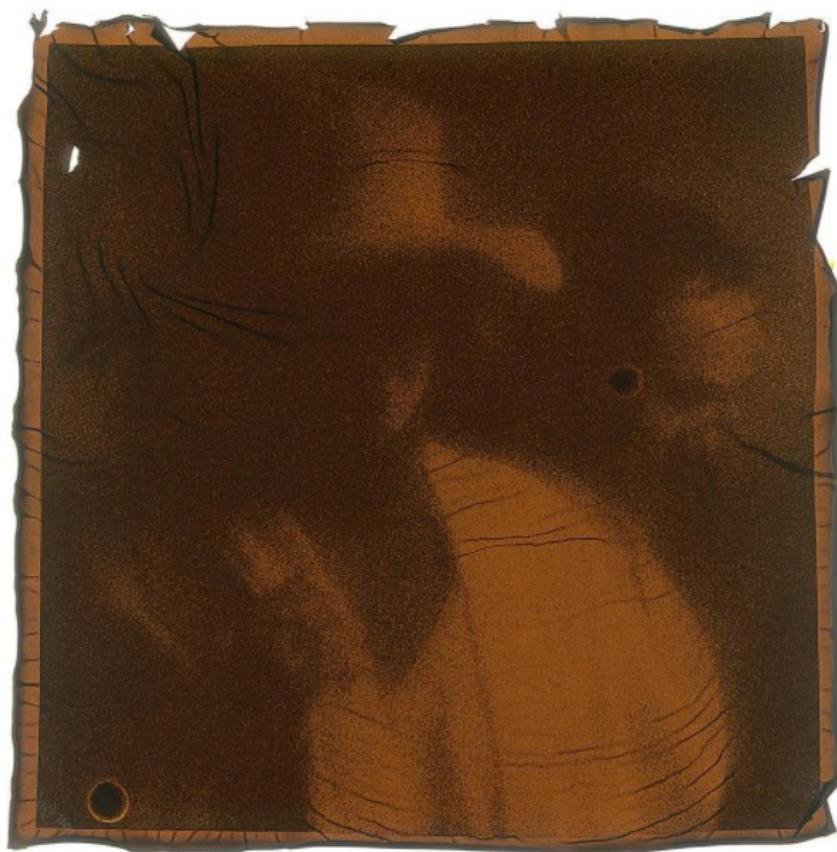
























Copyright Paul Ouazan 2017, toute reproduction interdite sans autorisation